

le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois.	3 fr.
Trois mois.	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

8, rue Danton

Conférence Publique et Contradictoire

PAR

Sébastien FAURE

SUJET TRAITÉ :

"En pleine Réaction"

"L'Affaire Matha"

Tous les amis de MATHA, tous ceux qui savent de quelles odieuses machinations il est victime, tous ceux qui ont à cœur de défendre la liberté de penser, assisteront à cette conférence.

PRIX DES PLACES

Premières, 2 fr.; Secondes, 1 fr. Troisièmes, 0.50

Au profit de la RUCHE

Œuvre de solidarité et d'éducation, fondée et dirigée par Sébastien FAURE

NOTA. — Pour éviter l'encombrement aux portes, celles-ci seront ouvertes des 7 heures trois quarts.

Pour Louis Matha

La campagne commencée dans le *Libertaire* en faveur de notre ami, et qui s'est étendue aux petits journaux prolétaires de province continue. La grande presse a, elle aussi, ouvert ses colonnes. Après les articles de l'*Humanité* et du *Radical*, que nous avons reproduits ici, après *Je dis tout* — avec un article de Laurent Tailhade et un de Jacques Landau, — après le *Journal du Soir*, sous la plume de Lericolais, il faut espérer que d'autres quotidiens dévoileront à leurs lecteurs tout l'odieux des poursuites intentées à Matha, toute l'abomination du crime judiciaire qu'on veut commettre sur sa personne.

Nous ne serons pas les seuls, avec les journaux hebdomadaires amis, qui paraissent à Paris, à mener campagne en faveur de l'innocent qui depuis six mois expie, comme le disaient dans leur appel, les organisateurs du meeting de samedi dernier, le crime — impardonnable sous le trio Clemenceau-Briand-Viviani — d'avoir été et d'être resté anarchiste.

Ca n'est pas seulement par les feuilles publiques que l'opinion a été saisie et qu'elle doit continuer à l'être. La période dreyfusienne nous avait montré combien les meetings, même pour aussi tapageurs qu'ils soient, ont d'importance, quoiqu'on en dise. Ceux qui s'intéressent à Matha ont donc compris qu'il importait de ne pas négliger ce mode d'action.

On a pu voir qu'ils ne l'ont pas négligé non plus. Salle du Progrès social, Salle des Omnisbus, il y a quelques semaines; au Grand-Orient et à l'Avenir de Plaisance samedi dernier, de grandes réunions se sont tenues où des orateurs de tous les partis ont fait connaître les faits, en ont tiré les logiques conclusions.

Et ça n'est pas fini, samedi 16, courant, sur trois points différents : aux Sociétés savantes, par Sébastien Faure, à la salle du Casino, avenue de Choisy, à Saint-Ouen, par divers camarades, seront stigmatisés les méfaits policiers; seront clamées les véhémences nécessaires contre un régime social qui permet qu'on attache à leurs occupations, à leurs amitiés, à leur famille, des hommes sous prétexte, avoué ou non, que les idées qu'ils propagent et défendent déplaisent aux gens en place.

A nos camarades, à nos amis, à ceux qui, à Paris et dans la banlieue, connaissent Matha, savent quels ont été les efforts qu'il a fait pour maintenir le *Libertaire* qu'on veut tuer — MAIS QU'ON NE TUERA PAS ! — à venir en nombre à ces réunions, qui seront les dernières avant le procès. Par leur présence, ils apporteront un aide, un appui à la cause de Matha en même temps qu'ils montreront que rien de ce qui touche à l'anarchisme et à ses propagandistes ne les laisse indifférents.

Pour un officier millionnaire, pour

un bourgeois, les anarchistes ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Peuvent-ils faire moins, aujourd'hui qu'il s'agit d'un des leurs, d'un prolétaire, d'un anarchiste.

Louis GRANDIDIER.

Au hasard du chemin

TUEURS DE GOSSES

Une automobile accroche un gosse et le met pour quinze jours sur le flanc. Pour sûr pour blessures par imprudence, le propriétaire du véhicule est condamné à 500 francs d'amende avec sursis (1).

Le papier qui narre ceci ne surpasse pas comme nous à l'énoncé de ce verdict extraordinaire. Il garde toute sa colère pour frapper les individus qui se livrent à un « acte inqualifiable » sur... (respirez) la statue de la vierge Marie et coupèrent la tête à son fils en place publique, sans doute pour appuyer en fait le principe de la « Séparation ».

Casser un gosse vivant, ça ne compte pas, surtout quand c'est un enfant de poudrière. Mais toucher au jeune Jésus en grani va au moins la corde pour les inconscients.

Ah ; s'ils pouvaient nous ramener l'Inquisition.

COMME CLEMENCEAU

Le président de la république latienne le général Nord-Alexis, traite ses sujets comme notre président du conseil fait traiter les siens : par le fer et par le feu.

C'est décidément la même chose sous toutes les latitudes, et les journaux qui nous apprennent les faits se servent exactement des mêmes clichés que chez nous pour garantir la « sûreté » à l'« intérieur » : complot, sûreté de l'Etat, etc... Mais ce qui est amusant, c'est le commentaire de certaine feuille autrefois socialiste, aujourd'hui simplement sociale. Elle estime que le président nègre emploie des procédés dictatoriaux dont nous n'avons plus en Europe aucune idée.

Qu'est-ce qu'il lui faut ! comme dit l'autre.

Et quelle différence peut-on établir entre Port-au-Prince et Narbonne ou Raon-l'Étape ?

Ah ! si, une : la fréquence, chez nous, de la répression.

UN NOUVEAU « TRAITRE »

Nous écrivions, la semaine dernière, que le député de Clignancourt songeait sérieusement à ses vieux jours et pensait s'attacher définitivement au rôle radical. Nous en voulions pour preuve son élogisme au manifeste des dix-huit « indépendants », ses pleurs quant à nos « hontes nationales » et ses gémissements quant aux « besoins anti-français ».

Le Radical invite aujourd'hui les dix-huit à prouver leur patriotisme en votant « le budget de la guerre et de la marine, c'est-à-dire les dépenses nécessaires à la défense nationale ».

Rouanet ayant trouvé très correct le manifeste, tant dans la forme que dans le fond, s'apprête à remettre le jeune poulain socialiste, trop scabreux à son gré, et à lui préférer la calme rosse radicale.

Il restera à ses détracteurs la ressource de le conspuer, comme Briand et de le traiter de renégat.

Et, demain, ça recommencera pour un autre.

LA VÉRITÉ, C'EST LA VÉRITÉ

(Démosthène)

Nous ne sommes pas, quoi que l'on en dise, des gens de mauvaise foi, et nous n'hésitons jamais à rendre justice et à nous incliner devant l'évidence, notre attitude doit-elle profiter à des adversaires.

Aussi est-ce pourquoi nous signalons avec empressement à nos amis les toutes récentes découvertes du journal Le Matin. Leur importance n'échappera à personne, et leur révélation bouleversera profondément toutes les données connues de l'histoire de la biologie et de la chimie.

De laborieuses recherches organisées par notre confrère viennent d'établir irréfutablement qu'autrefois Paris s'appelait Lutèce ; que Marat assassina Charlotte Corday dans une baignoire de l'Opéra et que notre globe est fort antérieur aux espèces minérales, végétales et humaines.

Du reste — et à titre de documentation complémentaire — des échantillons de tout ça sont exposés dans les vitrines du Boulevard Poissonnière.

Un mot encore : des feuilles abjectes, à la solde de la Prusse et de l'Allemagne, insinuaient dernièrement que Marcellin Berthelot et Curie soustraient à l'influence du radium.

Or, réfutation péremptoire, ni l'un ni l'autre de ces individus n'appartiennent à la rédaction du Matin ou à son service d'informations. On peut juger par là de la fausseté de ces assertions toutes teutonnes.

Nous annonçons avec plaisir la prochaine découverte de l'Amérique, par le Matin, sans augmentation du prix du journal ou baisse du tirage.

A cette occasion — occasion d'hiver — on vaccinera gratuitement dans le vaste hall du journal, ce pendant que l'Harmonie de la Maison adoucira les « mœurs » restées au dehors et prèdisposera les agents à la distribution équitable des « paquets de cinquante » (le système des petits paquets).

L'« UT » A MAINS PLEINES

Nous subventionnons des théâtres pour qu'ils servent à l'éducation des masses. Il nous importe donc peu que l'Opéra-Comique solde son exercice par un bénéfice de 97 fr. 50 pourvu que le Peuple acquière le sens de l'esthétique et comprenne la nécessité de payer aux artistes des appointements s'échelonnant de 90.000 à 10.000 fr. pour les femmes et de 96.000 à 24.000 pour les hommes.

Certains « rats » touchent de 32 à 12.000 francs.

M. Affre a chanté à l'Opéra, 49 fois pour 84.000 francs, ce qui fait 1.728 60 pour une soirée, 576 fr. 20 l'heure. Plusieurs de ces dames sont dans le même cas.

Le contremaître de l'Etat-patron (qui nous remplace obligamment) estime que c'est trop casquer et que « les artistes sont peut-être trop payés pour les services qu'ils rendent ».

Goujat ! va. Mais ne pourrait-on, par exemple, dénicher dans la presse des mères-chanteurs moins coûteux.

LA FERME !

Un journal qui ne paraît pas avoir un sens très profond de la logique, c'est le Socialiste Ardennais. Il dérobe au *Libertaire*, pour sa première page, un « écho » antipatriotique, en y souscrivant des deux mains, et il réclame en seconde page l'exclusion du « politicien » Hervé du Parti socialiste, son antipatriotisme faisant tâche.

« Sortez du rang, dit-il, quittez l'ombre de notre drapeau où s'abritent les destinées d'une humanité meilleure ».

Confrère, vous nous déconcertez. Vous démontez mon antipatriotisme, qui vaut largement celui d'Hervé. En conséquence, si vous continuez à vous approprier ma prose subversive, je vous envoie ma note, au risque d'être écarté de « l'ombre de votre drapeau » et de me savoir exclu de vos colonnes où je n'entre que malgré moi.

Catéchisez vos poires, mais, au moins, pas avec les arguments et les diatribes des « tapageurs hochets de discorde ».

DEMI-DEUIL

Le roi de Grèce, voyageant à travers son royaume, s'arrête dans un village dont la population était en liesse (typo, n'écrivez pas « en laisse »).

Garçons et filles exécutaient des danses nationales. Le roi, avisant une des jeunes filles, entièrement vêtue de noir alors que ses compagnes portaient des robes écarlates, lui en demanda la raison.

— Je suis en deuil, sire.

— Mais, alors, pourquoi dansez-vous ?

— Mon frère a été tué dans la dernière guerre, mais nous ne pleurons pas ceux qui meurent sur le champ de bataille pour la patrie.

Le journal qui nous apprend ceci s'extasia de la réponse « digne d'un Spartiate ». Mais alors, puisque l'on a, en Grèce, le cœur si peu désolé de la mort des héros, pourquoi la défroque noire ?

Il n'y a que les « gambettes » qui ne soient pas en deuil. Ceux qui sont claqués, on ne les pleure pas : on les danse.

VAILLANCE DE MOUCHARD

Rue de Meaux. Neuf heures du soir. Un rassemblement formé au bas de la rue des Chauvourniers par un homme et une femme qui s'injurient.

S'agit-il d'« apaches » réglant un compte ou d'« explication » mal suivie d'« effet » entre sexes différents ?

Point. C'est un simple — mettons vulgaire — ménage qui se disloque, travaillé à sa base par le lord-boyau.

La femme, brutalisée par l'homme, son légitime époux, se voit traitée de « fille » par lui, parce qu'elle s'est armée d'un couteau pour se défendre et l'a piqué au bras en même temps qu'un vi.

L'homme de M. Hamard arrive, et de suite, l'Autorité s'affirme grande, temple.

« Suivez-moi, et sans broncher, ou je vous brûle la gueule ! »

Georges Durupt.

Nos camarades de la province doivent comprendre l'intérêt qu'il y a pour eux à nous documenter, sous une forme concise et exacte, sur les faits sociaux auxquels ils participent ou dont ils sont témoins.

Ils voudront bien nous en faire part avec célérité, seul moyen de rendre la rubrique AGITATION intéressante.

Plus bas que l'Empire

Depuis qu'ils sont à Clairvaux nos camarades syndicalistes et antimilitaristes recevaient le *Libertaire*. La prose subversive trouvait grâce devant une administration qui quoique peu républicaine n'osait tout même pas s'abaisser plus bas que l'empire troisième.

Depuis quelques jours, il n'en est plus ainsi. Non seulement le *Libertaire*, mais aussi la *Guerre Sociale* et l'*Anarchie* ne doivent plus être envoyés aux détenus politiques de Clairvaux. Le grand sergot l'a décidé, le grand sergot le veut.

Ca n'est pas tout, M. Georges Clemenceau, qui a fait de la prison politique... sous l'empire ne permet plus que les prisonniers de cette catégorie voient, comme cela s'est toujours fait depuis qu'il y a des détenus politiques, les amis qu'ils désirent voir. Tout ce qui a un nom de militant connu est impitoyablement biffé des listes que dressent nos camarades. Les portes de la maison centrale ne s'ouvrent point pour tout le monde.

Ceux des camarades qu'on refuse de laisser entrer à Clairvaux comme visiteurs ont toujours la ressource de s'y faire admettre comme pensionnaires ! Tous au bloc ! Le bloc pour tous !

Et voilà comment sous la république, des gens sont presque amenés à regretter l'empire. Cette république qui nous dégoûte, nous les révolutionnaires, nous les anarchistes, dégoûtera tout le monde. Elle n'aura bientôt plus pour elle que l'ex-anarcho Paul Brousse !

Cercles Vieux

— J'ai imprimé, a dit Brandt au cours de son procès, quelques vers qui firent sensation dans les cercles homosexuels.

Des cercles homosexuels ! ! !

Que peuvent bien être ces cercles ; sont-ils composés de penseurs vénérables, de savants dont la science indulgente les incite à combattre pour l'abrogation du paragraphe 175 du code pénal allemand, concernant les homosexuels, et qui, bien installés en de confortables sièges, somnolent doucement, les yeux mi-clos derrière leurs besicles d'or pendant la lecture d'interminables rapports et de généraux ordres du jour ?

Ou, n'est-ce pas plutôt la réunion de personnes d'apparence correcte, hommes politiques, officiers, graves fonctionnaires, commerçants, etc., qui semblent à prime abord les gens les plus respectables du monde, mais qui, en catimini, se singularisent par la bizarrerie de leurs affections, et leurs pratiques homosexuelles (j'adore ce mot-là).

Nous avons bien eu, nous, les réunions organisées par le tendre Adelsward et le fantaisiste Bulton.

L'on voyait chez l'un, bien entendu en montrant patte blanche, il paraît même que des mondaines assistèrent aux séances et trouvèrent ça « très smart », des adolescents, que le comte allait cueillir lui-même dans son auto à la porte du lycée Janson-de-Sailly et qui, pendant que les violons chatouillaient Mendelssohn et Schumann et que l'encens brûlait, vêtus seulement de légères couronnes de roses ceignant leurs jeunes fronts, défilaient autour de leur hôte qui, avec l'un d'eux, sur une sorte de trône, sacrifiait aux mânes des philosophes antiques.

Chez l'autre, le Bulton du boulevard Montparnasse, c'était moins chic, mais plus cocasse, il y avait là de tout : des artistes, des larbins, des marins, un zouave et des petits télégraphistes blonds et roses à damner un membre de la Chambre des Communes. Tous ces gens-là dansaient, chantaient et « s'introsinaient » avec beaucoup de conviction.

Evidemment, ces petites fêtes et tant d'autres qui eurent moins de publicité, c'est déjà gentil, mais tout de même de là à constituer des associations avec des statuts, très scrupuleusement observés par les adhérents, il y a bien une petite nuance.

Je m'imagine difficilement ces poids lourds de la poésie, ces mangeurs de choucroute, grands valeureux de chopas, ces bourgeois de Berlin, de Hambourg, de Munich, se réunissant plusieurs fois par semaine avec une grande ponctualité pour gazouiller de mélancoliques lieds et se prodiguant mutuellement de tendres serments, plus autre chose... le tout accompagné de commentaires judicieux sur la poésie homosexuelle de Brandt !

Ah ! comme Bebel doit être fier, lui qui, à Stuttgart, chantait, *con expressivo*, son intangible patriotisme. Voilà ce qu'il doit défendre, lui, le bon, le pur citoyen allemand : la camarilla de l'empereur, des grands seigneurs ayant perdu l'habitude de se regarder en face, baissant amoureuxment les mouches de leurs favoris, geste gracieux, qu'essaya

d'expliquer le d'Eulenburg au procès Brandt.

— L'amitié, la bonne et fidèle amitié, dit d'une voix plaintive ce grand calomnié, c'est pourtant ce que nous avons de meilleur en Allemagne.

Chère Patrie ! des Roméo et des Juliettes bottés à l'écuycère, des officiers marlous et tapettes, le deuxième gosse du kronprinz et les cercles homosexuels. La voilà la patrie allemande, pourrie comme toutes les autres patries, qui sont comme de véritables bouillons de culture où naissent, grandissent et s'épanouissent tous les vices, toutes les ignominies, toutes les fortunes et toutes les misères.

Ceci tuera cela. Elles finiront bien par crever, ces marâtres dévergondées, et leurs souteneurs feront sans doute une vilaine grimace devant la plèbe résolue qui les balayera comme des immondes hors de leurs palais, de leurs hôtels confortables.

Mais ce qu'il faudra en brûler du sucre pour rendre habitables les appartements !...

Eugène Péronnet.

Les Bourbonnais

SITUATION DES PETITS VIGNERONS

La crise viticole qui a tant fait de bruit et en fera encore, il faut l'espérer, semble avoir porté toute l'attention sur la seule région du Midi, comme si les autres centres vignerons français n'avaient pas, eux aussi, eu à se plaindre ; comme si les viticulteurs de ces régions n'avaient point souffert de la mévente et de tous les déboires afférents à la production et au commerce des vins.

Ceux du Bourbonnais, autant que les autres, eurent pendant longtemps à se plaindre. Ils ne se plaindraient point ; du moins pas assez fort pour être entendus. Ils souffrirent pendant bien longtemps de la mévente des produits, puis des maladies de leurs vignes qu'ils arrachèrent et remplançèrent par du plan américain ; et, ce plan ayant trop donné, de la mévente encore une fois.

On s'en inquiéta fort peu. On les laissa se débrouiller. Ils avaient une patience d'ange : qu'avait-on à craindre d'eux ?

Qu'il me soit permis d'en parler un peu, de ces vignerons du Bourbonnais.

Tous petits propriétaires, en général — et ceux des environs de Montluçon, en particulier — nos *bounhoumes* mènent une vie guère plus heureuse que celle de leurs camarades, les prolétaires de la ville. Si l'on considère, en effet, qu'un vigneron moyen, possesseur de 30 journaux de vignes (le journal est une mesure agraire usitée dans le Bourbonnais et valant 500 mètres carrés), on supposera, à première vue, étant donné la valeur argent du terrain, son rendement en culture, que l'aisance règne assez largement au foyer du vigneron. Si nous analysons les frais généraux, l'effort dépensé plus la matière, on verra que ce n'est pas tout à fait cela.

Les petits vignerons ont pour la plupart leurs terres hypothéquées.

Un journal de vignes de produit moyen peut donner un rendement d'une pièce et demie (la pièce contient deux hectolitres et vaut 40 fr. environ) ; un vigneron moyen, possesseur de 30 journaux — ou 15.000 mètres de vignes — récoltera donc, d'après ces données, 90 hectolitres de vin qui lui représenteront 1.800 francs.

Si nous additionnons maintenant tous les frais de culture et de travail, plus les frais pour la vie quotidienne du vigneron et de sa famille, déduction faite, toutefois, des matières premières nécessaires à l'alimentation — le vigneron bourbonnais étant, en effet, contrairement à ses congénères du Midi, à la fois agriculteur et viticulteur — nous ne serons pas loin de constater, de reconnaître que le travail de la vigne est assez mal rétribué.

Un journal de vigne demandant une somme de travail évaluée à 20 francs, environ, le vigneron qui aura 30 journaux dépensera donc 600 francs, à quoi il faut ajouter 300 francs de frais pour l'entretien : souffrage, fil de fer, poteaux, tonneaux, vendanges, etc. Plus, 50 francs d'impôt qu'il ne faut pas oublier et que le vigneron paie, que sa vigne ait rapporté ou non. Ce vigneron consomme avec sa famille une moyenne de 20 hectolitres de vin par an, soit 400 francs. Nous avons donc une dépense de 1.350 francs qui, déduits de 1.800 francs, font que le vigneron a gagné dans son année 450 francs qu'il n'a point eu de peine à dépenser. Ce qui revient à dire que le petit vigneron, quoique propriétaire et doté du nécessaire à la vie — sans compter les années mauvaises — ne mène pas une vie pécuniairement plus enviable que le travailleur d'usine. Ce qu'il a sur lui, c'est le grand air et l'absence de patron.

Par ce fait, libre et indépendant — sauf du percepteur, du client et de l'usurier — le vigneron bourbonnais est d'un naturel assez cordial. Sa vie, quoique laborieuse et ne manquant pas de revers, le pousse volon-

tiers vers les idées nouvelles. Et, si, comme dans nos centres ouvriers, ils n'étaient point trompés et corrompus par les salimbanques de la politique, quelle que soit leur nuance, les vigneronniers fourniraient un contingent d'énergies capables de faire beaucoup pour l'avènement d'une société meilleure.

Un vigneron libertaire.

« Mentor » de la Démocratie

On sait avec quelle noble émulation le *Matin* s'applique à éclairer le prolétariat sur ses droits, ses devoirs ; avec quel esprit démocratique il pénètre et élucide les plus minces problèmes, économiques et sociaux ; avec quelle ardeur il s'attache à l'éducation du peuple et s'efforce à le guérir de ses tares, morales, intellectuelles, physiologiques.

C'est à ce titre qu'il fait « marcher » soldats et lecteurs et leur fait avaler malhonnêtement les plus invraisemblables bourdes — par l'hygiène, pour la Nation ; par le tapage, pour la Finance.

En lettres capitales, le *Matin* triomphe tour à tour de la syphilis, de la tuberculose et de l'impudeur — chez le voisin. Mais l'échéance redoutable arrive, cependant ; et les journaux ennemis se font une maligne gloire de souligner le bluff anti-social de la feuille qui dit tout... ce qu'elle sait si mal.

La tuberculose et la syphilis demeurent toujours, malgré le tam-tam fait autour de certains troubles thérapeutiques, et les lecteurs commencent peut-être à voir que ce malpropre battage est uniquement destiné à valoir au journal un surcroît de notoriété.

Voici qu'en outre il faut déchanter à propos d'une nouvelle « merveille de la science » ; qu'il faut enregistrer un nouveau bluff : la transmutation des pierres précieuses par l'influence du radium.

Toujours à l'affût de la sensationnelle nouveauté, le *Matin* avait pris sous son patronage la « découverte » d'un savant et avait exposé dans ses vitrines des corindons transformés en rubis, en topazes, en saphirs, etc... C'était vraiment sensationnel et à faire rêver toutes les midinettes.

Ce n'était qu'un rêve. Bien au contraire, même, c'est la pierre précieuse qui a à se plaindre de l'action radio-active ; c'est la topaze qui devient corindon et non le corindon qui devient topaze.

C'est le sort habituel réservé aux « dernières nouveautés » de la Maison à façade.

Pour deux Victimes

Nous avons dit, il y a quinze jours, l'histoire de Gallois et de Hitler, les deux soldats du 4^e de Ligne sur le point de partir à Biribi.

Nous avons dit comment ils avaient été accusés d'un délit dont on ne pouvait pas, dont on ne cherchait même pas à prouver l'existence : celui d'avoir crié : « Vive le 17^e », et comment aussi, la punition qui leur était infligée étant achevée, le colonel Blegier, commandant le 4^e, les avait fait réemprisonner, avait dressé contre eux une accusation nouvelle à leur insu, à leur insu adressait un rapport au général Picquart, rapport tel que celui-ci ordonnait le départ de Gallois et Hitler aux compagnies de discipline.

Quelle bruit avait été mené autour de l'affaire, la section des Droits de l'Homme auxerroise s'étant, paraît-il, dérangée, un heureux bruit courut, celui de la libération des deux camarades. Cette mesure paraissait si logique, si naturelle, que tout le monde l'accueillait pour vraie, qu'elle fut acceptée dans tous les camps. Ce n'était qu'un canard, et nous voudrions bien savoir à quel motif on obéissait en le lançant.

La vérité était tout autre. Non seulement Gallois et Hitler n'étaient pas relâchés ; non seulement on ne daignait toujours pas, dès maintenant, les mettre au courant du délit dont on les inculpait, ni des actes judiciaires qui devaient justifier leur condamnation ; non seulement on continuait à les tenir dans l'ignorance la plus complète de tout, mais Picquart, le tourmenteur du 17^e, le triste héros de M. de Pressensé, échappé aux embuscades tunisiennes et

aux omelettes militaires au verre pilé, leur réservait une preuve inattendue et suprême de son « Clémencisme » bon teint.

La semaine dernière, tandis que le journal l'*Yonne* annonçait qu'ils étaient libérés, Gallois et Hitler étaient dirigés sur l'île d'Oléron !

L'île d'Oléron ! Celle où le général André, voyant en action les instruments de torture en usage aux pénitenciers militaires, ne put en détruire la coutume et crut devoir la consacrer en tolérant, par document officiel, l'application des *poucelles* par « mesure humanitaire ! »

Biribi est en terre ferme. Il y a, aux alentours du camp des disciplinaires, des routes et des habitations où demeurent et circulent des « civils », des intrus. On peut en approcher, parfois, provoquer ou recueillir des renseignements, assister à des faits, recevoir des confidences. A l'île d'Oléron, rien de semblable. Vrai paradis de tortureurs, nul élément profane n'en saurait approcher et les gardes-chiourme en uniforme peuvent, sans crainte d'aucune autorité, donner libre cours à leurs exploits.

Voilà ce que c'est qu'Oléron. Voilà où l'on jette deux gars de vingt ans qu'on ne prend pas la peine de juger ni même d'inculper. C'est dans cette géhenne pire que la Guyane ou la Nouvelle, et plus éloignée, quoique plus proche, du restant de l'humanité, qu'on veut enterrer vivants deux jeunes hommes que nous estimons, que nous admirons.

Et nous songeons tristement à ce Picquart, à ce Dreyfus, que notre action tira de la mort et du déshonneur ; à ce Clemenceau, à ce Briand qui, montés sur nos épaules, sortirent, pour nous gouverner, de la boue et de la misère. Est-ce que le peuple n'a plus la moindre velléité de conscience ? — nous ne parlerons pas de courage ? — Est-ce que M. de Pressensé et sa ligue n'ont plus de tendresse et d'attention que pour des Soleilland ?

Ursus.

LE « LIBERTAIRE » EST EN VENTE :

A PARIS

Dans tous les kiosques et chez tous les marchands de journaux, dépositaires du Petit Parisien.

Dans toutes les gares du Métropolitain.

EN PROVINCE

Dans toutes les gares importantes et dans toutes les localités desservies par le service des messageries Hachette.

L'y réclamer et nous signaler les endroits où le Libéraire ne se trouverait point.

Engins anarchistes

Au point de vue des manœuvres de police, l'affaire Matha nous aura pu plus d'un trait rappelé l'affaire de la rue de Rohan. On se souvient que dans cette dernière conspiration policière les agents furent maintes fois pris en flagrant délit de mensonge ; que, mis au pied du mur, ils se contredirent, se retrécirent, accumulant réceptifs à plaisir, bafouillant d'invasibles hypothèses.

Marcel Sembat défendant notre ami Matha, au meeting du Grand-Orient, rappelait avec bonheur l'histoire cocasse des terribles bombes SORTIES DE LEUR CAISSE PAR LE « SERVICE DE LA SURETÉ », PHOTOGRAPHIÉES ET SOULEVÉES REEXPÉDIEES A LEUR DESTINATION.

On les avait « bertillonnées »... Ce fatras de stupidités, avec bien d'autres, valut aux quatre co-accusés l'acquiescement imposé par la plus élémentaire raison. Le procureur Bulot, de sinistre mémoire, fut seul menacé par l'apoplexie.

Nous rappelons ceci pour établir qu'il ne suffit pas encore tout à fait que la police agisse et témoigne, analyse et apprécie pour obtenir condamnation.

L'affaire Matha nous aura appris que les anarchistes n'ont pas le droit de nettoyer leur fourneau de cuisine sans que ce souci de propreté paraisse louche. Et

nous saurons également que les clous d'une caisse exposée à l'humidité, à la pluie ne peuvent, ne doivent se rouiller.

Un clou rouillé, c'est louche, extrêmement louche.

La police, que rien n'abuse — mais qui s'amuse — voit immédiatement que cette rouille A PU ETRE OBTENUE AU MOYEN D'UN ACIDE !

Cochon d'acide ! La bonne presse étale en tranches copieuses ces supputations. Avec un peu de persil ça fait un plat fort présentable.

La chose se renouvelle aujourd'hui à propos d'une trouvaille faite par un cantonnier (?) dans un terrain vague de la rue de la Glacière. Il s'agit d'« une boule de fonte qui paraissait avoir été préparée pour constituer un engin ».

« Cette boule est percée de deux trous, l'un servant à remplir (1), et l'autre destiné à recevoir une mèche (11). La première ouverture était close par une vis « QUI SEMBLE AVOIR APPARTENU AU MORCEAU DE FER QUI BOUCHAIT LES GRENADES DE LA RUE DE ROHAN. Il est fort probable que les « pièces de l'attentat contre le roi d'Espagne avaient conservé la sphère de fonte « jusqu'à ces temps derniers, et qu'ils s'en sont enfin débarrassés. »

Voilà avec quoi on forge un complot ! Voilà de quelle manière on façonne l'« opinion ! »

Que demain l'on trouve dans un coin une casserole à égoûter le macaroni, et immédiatement, les multiples trous de l'ustensile seront autant de « trous à mèche ». Plus il y a de trous mieux cela vaut.

Un jeune policier à l'éducation duquel un vieux routier de la sûreté s'était dévoué, attaché se vit poser une question relative aux ouvertures d'un objet de fonte trouvé dans une poubelle.

Pourquoi, vous semble-t-il, a-t-on pratiqué ces quatre ouvertures ?

— ? ? ? Alors, vous ne SENTEZ pas ce qu'était pour y faire passer quatre mèches ? Non. Je croyais que c'était pour que ça pèse moins lourd.

G. D.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse nous apprenons qu'un manuscrit provenant manifestement d'un anarchiste vient de tomber entre les mains de la police.

On a pu déchiffrer le vieux français par lequel les compagnons « espéraient déguiser leurs menées. Il y est vraisemblablement question de faire sauter un de nos palais au moyen d'un souterrain, car on a relevé l'expression singulière de « boyau culier ».

La justice « informe ».

P.-S. n° 2. — En dernière heure on fait assavoir que les craintes étaient mal « fondées ». Il ne s'agissait que d'une citation de Rabelais et d'un archaïsme fréquent dans « Gargantua ».

Afin d'éviter les gaffes, il est question de fournir à chaque roussin un exemplaire en texte original de l'œuvre d'Alcofrabas Nasier.

REFLEXIONS ROSSES

L'alcool et la Calotte

Décidément, si la lecture de l'*Excellente démocratie* n'est qu'une éducation, elle n'en est pas moins intéressante. Les copains à Marc Sangnier semblent avoir tous les toupets et ils ne reculent devant aucun mensonge quand il s'agit de raffermir le prestige moral de la bonhomie.

Cette fois, c'est de la question de l'alcoolisme que ces petits messieurs s'occupent, et ils disent : « Dans ce grand combat contre l'alcoolisme, les forces religieuses ne doivent pas être dédaignées... Le gossier matérialisme à côté de beaucoup d'autres effets produit l'alcoolisme, cela n'est pas absolument inéluctable, mais cela est très logique. Il s'agit en effet de pour dans son corps et la boisson est une jouissance. »

« Vlan ! Altrapez, tas de grossiers matérialistes. L'alcoolisme est le résultat direct de l'autre religion. Qui l'eût cru ? »

Ce petit raisonnement est bien digne des disciples actuels de l'ancêtre Loyola. Ils ne sont pas embarrassés pour chanter les louanges de la religion et lui trouver de l'utilité. On voit leurs petits procédés.

Evidemment, l'alcoolisme est en progression, et il n'y a pas besoin d'être sillonniste pour s'en apercevoir. Par contre, tout individu qui n'est pas aveuglé par le parti pris, peut facilement découvrir les causes du développement d'un tel fléau. Les longues journées d'un travail intensif et crevant, le surmenage, etc., obligent l'individu à rechercher dans des stimulants alcooliques, l'énergie nécessaire. De plus, l'organisation sociale capitaliste a détruit la famille et fait disparaître les joies du foyer.

« Saint Jésus. — Et si l'épreuve est éternelle... Oh ! j'ai été le chrétien-errant par les temps et par les espaces à la recherche du Grand Absent !... Marche !... marche !... regarde, observe, fouille l'infini !... Mes yeux surmenés n'ont aperçu que le soleil et les étoiles ; ma foi n'a fait que se heurter à la raison cosmogonique comme ma raison a été étonnée de l'essor prodigieux de mes facultés critiques, et mes découvertes divines se sont résumées dans un mot : le vide, — dans une sensation : le silence, — dans un fait : le néant !... »

Toussaints. — Mentalités frustes, ignares, intéressées et fourbes que nous sommes !... Si notre superstition n'avait pas peuplé la terre d'épouvantails obscurs et le ciel de mirages posthumes, si nous n'avions pas idéalisé, vitalisé, matérialisé les cauchemars de nos délires, de nos ivresses, de nos démenées, de nos terreurs, de nos détresses, de nos ignorances, de nos pusillanimités, nous n'aurions pas établi, par les moyens ordinaires de nos êtres barbares, la plus invraisemblable duperie qui affigera jamais l'univers !...

Saint Jésus. — Que faire ?...

Toussaints. — Nous serions toutefois d'avis d'épuiser tous les moyens d'investigation, de contrôle, dont nous soyons susceptibles... Saint Jésus. — Prenez garde à la lumière de vie et de vérité !...

Toussaints. — Désormais, en puissance

en poussant les femmes et les enfants à l'usine. L'homme seul et désœuvré, se rend au cabaret où, peu à peu, il s'habitue à la funeste passion. Tout le monde sait ça (sauf peut-être les millionnaires catholiques révolutionnaires (! ! !))

Cela fait du reste très bien l'affaire de l'Etat qui y trouve des millions, et du Patronat qui y trouve des esclaves. Avachis par l'alcool, les prolétaires perdent tout instinct de révolte et deviennent de bons électeurs et de parfaits ouvriers. C'est tout ce qu'il faut aux exploitateurs et c'est ce qui explique leur fausse indignation déguisant mal la secrète satisfaction qu'ils cachent derrière leurs larmes de crocodiles.

Oui, l'alcoolisme est un produit du capitalisme. Les poivrots pullulent. La caserne en fabrique, l'usine et le capitalisme en créent. Pitié en reproduit. Ce n'est que par la conquête d'une vie meilleure, l'amélioration des conditions de vie et de travail, la production libre, la famille reconstruite et embellie, que les hommes se débarrasseront du bistro. Pour cela, il faut développer chez l'individu l'instinct de révolte, le désir de vivre heureux et libre. C'est ce que nous faisons.

Quant à prétendre que le matérialisme conduit à la soulographie, il faut mentir comme un évêque pour avoir un tel aplomb. Nous savons au contraire, qu'en libérant son cerveau des crasseuses croyances et des bêtises religieuses, pour acquiescer des notions plus saines et plus scientifiques, l'homme raisonne ses actions et agit pour le mieux de ses intérêts vitaux et de son épanouissement véritable.

Pourquoi les Bretons (très pieux) sont-ils généralement des sœurs émérites ? (soit dit sans vexer ceux d'entre eux qui ne le sont pas ou qui ne le sont plus), alcool et religion vont bien ensemble. L'un achève ce que l'autre a commencé, et les missionnaires n'ignorent pas que le meilleur moyen de faire du prosélytisme, c'est d'offrir d'une main le crocifix et de l'autre... l'Absinthe Cusenier.

Que les souteurs de l'Eglise cherchent donc d'autres arguments plus sérieux que ceux-là. Notre matérialisme nous entend la raison et leur soi-disant idéalisme masque la croyance et la résignation.

Du reste, il n'y a qu'à aller dans un Congrès sillonniste, ou dans toute autre réunion de curés. Vous y verrez une collection de nez collés qui ne vous laisseront aucun doute sur la sobriété de leurs propriétés. Il est vrai qu'ils ne boivent peut-être pas que des liqueurs ecclésiastiques, fabriquées par les Bénédictins ou autres Chartreux... La Bonne cuisine, selon le label du souverain Pontife...

Fleur de Gale.

LE
Groupe l'Avant-Garde Révolutionnaire
de Saint-Ouen
organise pour
Le samedi 18 novembre 1907, à 8 h. 1/2 du soir
SALLE BOUSSON
80, Avenue Michel, Saint-Ouen
ET SUR CE SUJET :
LA LIBERTÉ D'OPINION
ET L'AFFAIRE MATHA
Un Grand Meeting de protestation
où prendront la parole
AUG. DELEALE
Docteur MESLIER PARAF-JAVAL
GEO DUROPT B. SELAQUET
Entrée libre

L'ANARCHISME AU PORTUGAL

Quelques notes complémentaires sur la propagande anarchiste en Portugal, à l'article du camarade Ramos, paru au dernier Libéraire.

Après les journaux cités, ont paru *Despertar*, organe anarchiste hebdomadaire, lequel aura une année ou un peu plus, puis disparut pour faire place immédiatement à une nouvelle feuille *A Vida da Vida*, paraissant chaque semaine, et cela depuis près de trois ans.

Adresse : Redacção e administração, rua da Bainharia, 150, à Porto. — Correspondance pour le journal, rua da Bainharia, 117.

De plus une revue de critique, sciences, arts, études paraissant à Lisbonne (rua da Vinha, 15, 39), *Novos Horizontes* (Nouveaux Horizons), existe depuis une année. Je crois qu'elle paraît toujours.

En outre, *A Vida*, publiée dans chaque numéro, des brochures de vulgarisation anarchiste ; la pagination du journal est arrangée de cette manière que les dites brochures peuvent être détachées du journal sans aucune perte de lecture.

de négation comme nous le sommes, nous ne craignons plus la lumière !... Quelle nous éblouisse donc, quelle restitue nos âmes équivoques au mouvement irréfutable, à la substance éternelle !...

Saint Jésus. — Mais alors vous ne trouvez pas Dieu, si vous le cherchez par les voies païennes, obsédés par l'incertitude de son existence !...

Toussaints. — Qu'importe, si nous découvrons seulement la certitude de l'existence naturelle des choses et de l'homme, de celui-ci la plénitude de son génie libérateur et le splendide épanouissement de son évolution, de son histoire !... Nous tenterons notre sort dès la nuit prochaine... En attendant l'heure solennelle de cette exploration, réfugiés-nous promptement dans les ténèbres chères aux sépultures de paix et d'humilité... — les phosphorescences du jour atteignent déjà nos apparences !...

II

Le ciel géocentrique

Saint Raticion. — Donc, mes chers confrères, la fédération révolutionnaire des saints catholiques m'a délégué à ce concile hagiologique pour que nous avisions sur la nécessité et l'urgence de résoudre enfin le mystère déique de silence, de ténèbres et d'invisibilité, — de néant !

Saint Parpaillot. — Mais vous devenez plus que protestants !...

En 1904, le camarade Angelo Jorge, écrivain et poète de talent, fit paraître l'éducative et intéressante revue *Luz à Vida* (Lumière et Vie), qui n'eut que cinq numéros.

En ce moment, *A Vida* publie en brochure celle de Maintesta, du *Café*. Le correspondant parisien de *A Vida* est le camarade Irreverentes ; celui-ci signe ainsi ses chroniques sous le titre : « Carla de Paris ».

Lire en ce moment dans le *Temps Nouveau*, les articles de E. Costa, sur le mouvement gouvernemental et libertaire dans la patrie du gastronome Carlos premier.

« Le Cubilot » poursuivi

Sur la demande du général Picquart, notre compagnon de lutte LE CUBILO, que nous tenons pour ami de la colonie d'Aiglemont, est poursuivi pour un article intitulé : « Pro Patria ».

Ces poursuites ne sauveront point la goule Patrie, pas plus que le régime capitaliste.

Continuez, dirigeants ! Aiglemont n'est pas très loin de Raon-l'Étape ; et, si les travailleurs français tournent encore leurs regards vers l'Est, ça n'est plus pour y voir « la trouée bleue des Vosges », mais vos canailleries !

L'ISSUE

Il semble à peu près démontré que, dans l'histoire évolutive des sociétés, se retrouvent à des intervalles indéterminés, des périodes critiques dissemblables, quant aux manifestations diverses qui ont caractérisé chacune d'elles, mais analogues quant aux principes généraux qui ont présidé à leur élaboration.

A ces moments décisifs de l'évolution sociale, deux caractères dominants sont communs : c'est la trouée que veulent pratiquer les basses classes dans la digue d'oppression et de mensonge qui, jusqu'alors, avait constitué un obstacle insurmontable à la réalisation de leurs désirs latents d'émancipation et c'est dans le domaine moral, la suprématie que tendent à posséder les idées nouvelles sur les idées du jour figées, depuis des siècles, dans les limites restrictives que leur a tracées la volonté des tyrans.

De même que l'on remarque au cours de l'évolution générale des mondes qu'à la suite de chaque cataclysme — (puisqu'elle est hypothèse prévalant maintenant sur celle d'une évolution progressive, s'accomplissant sans heurts) — les formes nouvellement apparues existaient déjà en puissance dans la période close, de même, on remarque qu'après chaque transformation sociale le régime naissant n'est que la superposition de ce qui existait déjà à l'état embryonnaire et confus au sein du régime disparu.

En se libérant, en 89, de la tutelle aristocratique, en brisant l'exclusivisme de la noblesse, la bourgeoisie ne faisait qu'ouvrir une échelle aux idées qu'elle possédait bien avant Etienne Marcel...

Une fois qu'elle eut fait main basse sur les richesses sociales et conquis le pouvoir, la bourgeoisie ne songea plus qu'à se maintenir sur les positions acquises et pour cela il fallait, à tout prix, courber le peuple sous le joug de l'esclavage. On sait si elle s'est montrée habile en ce genre d'exercice...

Mais, des circonstances exceptionnelles sont venues modifier, en moins d'un siècle, les bases mêmes de l'existence.

Les progrès réalisés dans un sens technique, le développement prodigieux de l'industrialisme, l'essor effréné de ce qu'on nomme la civilisation ont abouti fatalement au refoulement de la nature dans ses limites extrêmes, à la substitution à peu près universelle de l'artificiel au naturel et en conséquence à la création de deux races antagoniques, qui, de génération en génération, vont se différenciant davantage, moralement et physiquement, de telle sorte qu'on peut fort bien être amené à penser, avec certains sociologues que si les conditions de vie actuelles se perpétuent en s'aggravant au courant des siècles futurs, comme elles ont tendance à le faire, il arrivera fatalement un moment où deux espèces zoologiques distinctes se livreront combat dans l'arène sociale transformée en charnier.

Je ne me propose pas d'analyser, ici, cette hypothèse. Je me borne à constater qu'un courant sauveur, se manifestant sous forme de socialisme, tend à conduire l'humanité non vers cet abîme de déchéance et de dégénérescence qu'enlèbre à nos pieds la civilisation contemporaine, mais bien vers un idéal de force et de beauté, vers l'anarchie...

La Bourgeoisie qui a mis quatre siècles pour atteindre à la domination et qui a

Saint Popoff. — Comment nous entendre avec des saints si peu catholiques ?... Nous comprenons à souhait vos inquiétudes, vos angoisses, vos impatiences, mais il nous sera difficile de vous suivre...

Saint Archimandre. — Oui, nous sommes en retard de 13 jours !...

Saint Raticion. — Je demande la suppression des 13 jours !... Mes cousins, nous sommes tous chrétiens...

Saint Hérésie. — Mais notre christianisme varie remarquablement, depuis la Norvège jusqu'à l'Ethiopie et au Canada !...

Saint Raticion. — Cependant nous avons tous le même Dieu !...

Saint Popoff. — Mais nous l'habillons et le maquillons très différemment selon la diversité de nos éducations, de nos contrées, de nos climats, de nos mœurs, de nos mentalités... Ainsi le mien est orthodoxe, le tien est romain, le sien est sectaire, le leur est jalousement nationaliste... et cætera, et cætera !...

Saint Sorcellard. — Autant d'églises, de temples, de synagogues, de mosquées, de pagodes, d'autels... autant de guignols, autant de publics, autant de dieux !...

Saint Gnostoc. — Je connais, seul ici, la nature de Dieu, et toutes les prétentions autres sont imposture...

André Veldaux.

(A suivre)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE (7)

Dialogue DES CÉLESTINS

I

Une paroisse du Ciel (Suite)

Toussaints. — Allons, gros bête, sors-nous ton boniment... mais ne flâne point... Voici déjà, dirait-on, les premières lueurs matinales et, tu le sais, nous n'aimons pas plus la lumière qu'elle nous aime... Elle ne nous dissout... c'est le dissolvant par excellence des fantômes religieux, et il faut que nous réintégrions nos tombeaux protecteurs...

Saint Jésus. — Alors j'abrégerai... Je voulais vous déclarer tout simplement... que je n'ai jamais vu Dieu !...

Toussaints. — Comment ça ?... C'est d'une plaisanterie outrancière qui vraiment passe les bornes...

Saint Jésus. — Oui, j'ai cru voir son image comme nombre d'halluciné, j'ai cru entendre sa voix comme les prophètes, mais jamais, jamais son existence physique ne m'a été révélée... ni sa toute-justice, ni sa toute-miséricorde, ni sa toute-puissance !...

En vain, ai-je sollicité plusieurs fois son intervention décisive, pour échapper à mes bourreaux de pharisiens et de romains, en vain...

Toussaints. — Cependant, puisque tu es le fils de Dieu ?...

Saint Jésus. — En vain ai-je fait appel à Celui que je croyais mon père, notre père à tous !... Le dieu que par la suggestion de l'imagination, de l'ambition, de la foi, nous portons dans notre âme, dans notre cœur, ce dieu s'était évanoui... ce dieu n'existait plus... Partant, je n'aurais plus dû croire en sa providence... en Lui !...

Et j'y croyais frénétiquement, comme on croit à sa chimère !... J'y ai cru jusqu'à ces temps derniers... Et ce n'est qu'après dix-neuf cents ans de troubles, d'angoisses, de vertiges, d'épouvantes, que j'ose m'avouer enfin cette désespérance et cet effondrement de ma foi !...

Toussaints. — Mais au Ciel, n'es-tu point assis à la droite de ton père ?... Toi-même, n'es-tu pas dieu ?... Gaspard, le fils ?...

Saint Jésus. — Hélas ! je ne suis, en dépit de ma vanité tenace, que le fils de l'homme, je ne suis que le fils de la femme, et depuis ma résurrection légendaire je n'ai jamais aperçu, ni entrevu, ni soupçonné l'ombre non plus que la manifestation élémentaire de Dieu, d'un dieu quelconque !...

Toussaints. — Tous ceux qui cherchent ne trouvent pas nécessairement... L'épreuve, sans doute, est longue, mais...

connu l'apogée de sa puissance en moins de cinquante ans se trouve aujourd'hui en plein déclin.

Certains historiens ont tenté de faire un rapprochement entre l'époque qui précède 89 et l'heure actuelle. Le parallèle qu'ils ont établi entre la bourgeoisie et la noblesse, d'abord, l'avant-garde révolutionnaire et la bourgeoisie d'aujourd'hui, n'est pas dépourvu de logique lorsqu'il se base sur des généralités, mais il n'a plus aucune raison d'être quand on considère que la minorité bourgeoise d'aujourd'hui n'est qu'un instrument dont il lui faut se débarrasser ensuite, tandis que l'élite moderne — loin de prétendre à une domination effective sur la masse n'est en somme que l'émulation de cette masse dont elle concrétise et met en lumière les aspirations imprécises et les désirs latents. Cette différence fondamentale qui existe entre hier et aujourd'hui nous aide à comprendre ces timidités, ces piteux tâtonnements sur place, ces reculs même dont le prolétariat donne parfois le décevant exemple. La bourgeoisie de 89 ne connaît pas ces défaillances et ces hésitations pour la raison que sa situation entre la noblesse et le bas-peuple lui permettait d'attendre, patiemment, que les circonstances se montrassent plus propices au déchaînement des flots populaires sur la pourriture aristocratique.

Le prolétariat français donne présentement à l'univers le spectacle de son insensibilité, de son inertie, de sa torpeur, toutes choses qu'on peut prendre pour de l'avilissement.

Il gémît sous la botte du fils, il endure toutes les humiliations, toutes les tracasseries, toutes les provocations. Il tolère qu'un trio de brigands sans pudeur ni vergogne pratique des coupes sombres dans les rangs des plus valeureux adeptes de la cause révolutionnaire.

On a vu ce même prolétariat assister, muet et silencieux, à l'écroulement des paysans méridionaux, aujourd'hui il se croise les bras en présence des atrocités et des abominations qui s'accomplissent à l'ombre des trois couleurs.

A quelle cause peut-on attribuer ce lamentable état de choses ? Est-ce que « le plus spirituel de la terre », définitivement sombré dans l'abjection ? Est-il tombé plus bas que les moutons les plus respectueux du « petit père » ? Ou bien assiste-t-on au reculement d'un peuple qui se prépare à donner l'assaut à la citadelle bourgeoise et cette ataxie apparente ne serait-elle pas annonciatrice d'une prochaine et vigoureuse offensive ?

Je penche volontiers vers cette dernière hypothèse, bien que mon optimisme ne soit pas sans limites.

Ce qui me renforce dans cette pensée, c'est l'attitude même de la classe bourgeoise.

Profitant de l'accalmie momentanée, sorte de calme plat avant l'orage, la bourgeoisie se hâte de relever ses remparts et elle se fortifie dans ses derniers retranchements.

Sous prétexte d'apaches plus ou moins hypothétiques, elle entend réorganiser sa police et se créer une sorte de garde-du-corps fidèle, disciplinée, bonne à toutes les besognes.

Cependant la presse, la grande presse, distille son venin à jet continu avec une abondance inconnue jusqu'alors. Une odeur asphyxiante s'exhale des dépotoirs d'où surgissent les grands quotidiens... bien des cerveaux inconscients éprouvent les atteintes d'une mortelle intoxication...

La classe dirigeante, dont les moyens de conservation sont considérables, dispose, à des moments donnés, de forces nouvelles dont les ressorts intimes nous sont cachés et dont les points d'appui échappent à la plupart du temps à nos investigations. Ainsi, lorsque nous assions à ce qu'on appelle une campagne de presse qui commence, nous ignorons absolument l'origine et les causes réelles de cette campagne. Quelquefois, elles sont à l'opposé de celles que nous supposons être bonnes. Sur ce point, comme sur bien d'autres, nous en sommes réduits à émettre des hypothèses plus ou moins probantes.

La bourgeoisie a su merveilleusement capter les enseignements que comporte l'observation attentive des faits et des événements qui se sont déroulés durant une assez longue suite d'années de pouvoir et de domination.

Sa puissance insoupçonnée est faite du potentiel accumulé de jour en jour, d'année en année, de période en période, à la suite des manifestations diverses de la vie sociale — puissance dont le prolétariat, unique créateur de toute force et de toute richesse mentale et matérielle, a été trahi facilement et très habilement spolié.

Il est utopique de prétendre — comme le font les socialistes d'Etat — que le Prolétariat soit apte — par le seul jeu du légalisme, c'est-à-dire avec la complaisance et l'assentiment du bourgeois, puisque les lois sont l'émulation de l'esprit bourgeois — à récupérer cette puissance qui devait fatalement lui échapper.

L'issue n'est pas là. Il convient peut-être de la chercher dans l'emploi rationnel de la violence. L'histoire d'hier nous prouve que la bourgeoisie n'a jamais capitulé que sous une action violente. Les réformes acquises, les droits conquis ne l'ont été que grâce à l'emploi de la violence, sous quel que nom qu'on la désigne. Tout ce que la bourgeoisie a octroyé de son plein gré à la classe ouvrière n'a été que réformes trompeuses et illusoire. Il ne peut d'ailleurs en être autrement à moins d'admettre que les intérêts des deux classes sociales ne sont pas opposés et qu'une alliance équitale peut être conclue entre les vœux et les voies !

Pas n'est besoin d'être grand clerc en économie et en sociologie, je suppose, pour se rendre compte de l'antagonisme frappant, inéluctable qui oppose, sur le terrain économique, comme sur le terrain moral, la classe des exploités à celle des exploités. Au surplus, un état social issu de la ruse et du droit du plus fort qui ne subsiste que par le jeu permanent des forces coercitives ne peut logiquement disparaître qu'à la suite d'un cataclysme.

Stirner — génie admirable, dont l'œuvre puissante a été mal interprétée par bon nombre d'intellectuels bourgeois et dont la pensée sublime a été méconnue par maints cerveaux neufs ou insuffisamment meublés — Stirner, dis-je, eut une vision remarquablement nette de la réalité profonde lorsqu'il écrivit qu'il n'existait pas de droit *la loi ou la force faisait absence*. De même, lorsqu'après nous avoir démontré que le crime formait en quelque sorte le substratum des sociétés actuelles, il prédit que

celles-ci ne disparaîtraient que par le crime, à la suite d'une révolution violente et destructrice. Est-il bien nécessaire d'aller chercher, jusqu'en Stirner, — des arguments pour démontrer non la légitimité de la violence qui est évidente, mais son « indispensabilité » comme moyen de libération ? Un simple coup d'oeil jeté dans l'arène sociale nous amène plus aisément à l'idée de violence nécessaire et fatale.

Jusqu'à présent, la classe bourgeoise a concédé à la classe ouvrière, soit à la suite de l'action directement exercée par celle-ci soit à la suite de l'action parlementaire — des réformes qui ne l'atteignent aucunement dans ses privilèges et ses prérogatives — réformes qui, au contraire, constituent pour elle un préservatif d'efficacité certaine.

Mais le jour où le prolétariat ne se contentera plus des mielles tombées de l'assiette au beurre, le jour où, las d'être dupé et berné, il revendiquera toute sa part de gâteau — et les événements nous prouvent que les revendications ouvrières se font de plus en plus exigeantes et impérieuses — qu'arrivera-t-il ?

La bourgeoisie qui se sentira alors sérieusement menacée dans la jouissance paisible de ce qu'elle considère comme un don de la Providence et voyant se dresser devant elle le spectre farouche de la Résurrection imminente, usera, croyez-le bien, de telles mesures de réaction que les prolétaires ne tarderont pas à se trouver dans l'alternative ou de renoncer à leurs prétentions, ou bien de procéder par la force à l'expropriation...

Donc, fatalement, nécessairement l'emploi de la violence s'imposera tôt ou tard aux masses esclaves en marche vers la libération.

D'ores et déjà il appartient aux révolutionnaires d'orienter dans cette voie les énergies ouvrières.

Les classes parasitaires n'ayant à redouter réellement que l'emploi de la violence dirigée contre elles, les progrès qui se réaliseront en ce sens pourront servir de critérium d'après lesquels on pourra juger du chemin parcouru et du chemin qu'il reste encore à faire avant d'atteindre à la suppression de toute iniquité. Ce qu'on nomme de nos jours action directe sous-entend un principe de violence.

Les soulèvements spontanés de ces derniers temps, les attitudes insurrectionnelles de certaines heures, l'affolement qui en a résulté chez les bourgeois des avant-postes et même d'ailleurs, tout l'indice d'une mentalité ouvrière nouvelle, la preuve manifeste que les masses ont atteint un degré évolutif un peu plus élevé.

Le jour où nous verrons ces mêmes soulèvements se reproduire avec des moyens d'action conformes aux progrès de la science et une tactique en rapport avec nos conceptions nouvelles des luttes sociales, ce jour-là nous pourrions dire que le chambardement final est proche.

Ce ne seront certes pas les cosaques que la bourgeoisie se propose de mettre entre elle et le peuple insurgé qui pourront arrêter la marche vers la libération. Contre ces hordes de bêtes fauves les prolétaires seront parfaitement résolus à employer les moyens d'extermination les plus radicaux.

R. Millot.

AUX CAMARADES

Notre ami Sébastien Faure fera, au bénéfice de LA RUCHE, Salle des Sociétés Savantes, rue Danton, le Samedi 26 courant, à 8 heures 1/2 du soir,

UNE CONFERENCE PUBLIQUE et contradictoire

SUR LE DROIT DE PUNIR ET LA PEINE DE MORT

Les Conquêtes de la Science

Nous marchons, dans la voie du progrès, à pas de géants. Chaque jour, quelque nouvelle découverte vient nous jeter à un monde de pensées insoupçonnées tout d'abord. C'est par là que les jeunes peuvent voir quelle est la force de la méthode scientifique, qui nous permet de rejeter victorieusement les erreurs de nos devanciers, en les qualifiant respectivement d'inepties et de vieilles andouilles.

Ohé ! les vieux systèmes aux explications ridicules, êtes-vous assez tassés dans la corbeille aux vieux papiers, gémissant sous les poids des plus récentes « vieilles lunes » ? Voici venir les jeunes qui, dédaigneux de s'inspirer des vocabulaires détrevés, vous font doctes et triomphaux querelles de mots. A quoi vous servait donc cette Science que vous prétendiez totale, puisque vous n'avez pu prévoir que les mots, par les siècles, changeraient de sens, et que vos explications, parfaites pour un temps, seraient un jour insatisfaisantes et obscures aux entendements de jeunes techniciens ?

Mais que veut donc cette baderne, ce vieux Bequerel, venant démontrer, à l'Assemblée des Académies, que tous les systèmes scientifiques sérieux, depuis des temps et des temps, affirmaient les théories que nos savants osent à peine épeler, à l'apogée de la connaissance scientifique. Un abruti encore, ce Bequerel, un vieux ! Et allez donc !

Mais voici qu'un autre type a modifié l'apparence des pierres, et par la vertu du radium a transmuté des corindons et rubis, en topazes et en saphirs. Au fait, ceci ne vous remet-il pas en mémoire la transmutation du cuivre en lithium par Ramsay ?

Voici, messieurs, la dernière conquête de la SCIENCE (avec une grande Scie, dit Alfred Jarry). Elle nous ramène aux conceptions merveilleuses de l'alchimie tant vilipendée, et nos savants rampent en ce moment sur les traces lumineuses des alchimistes, ces mystificateurs.

Ci-gît la formule du Progrès de la Science, comme de tout Progrès : démolir et honnir tout le passé ; remplacer la phraseologie démodée par une phraseologie nouvelle ; enfin refaire laborieusement tous les travaux des anciens.

Pendant ce temps, la Terre vieillit, faiblit,

se laisse surprendre mille secrets précieux. Elle livre un à un des trésors d'énergie de plus en plus puissants qui facilitent aux hommes du moment les découvertes à refaire. Et lorsque ces hommes, parvenus aux sommets désertés, s'aperçoivent que les « blagueurs », les « fous » les ont précédés, il ne vient pas à la pensée de ces vaniteux de s'émerveiller devant la tâche accomplie des siècles auparavant contre la volonté de l'univers.

Les enfants sont plus sages que les hommes ; lorsqu'ils ont réussi un jeu de patience, ils n'insultent ni ceux qui le réussirent avant eux, ni celui qui l'inventa.

Des Bréaux.

Vendredi 15 Novembre, à 8 h. 1/2
Salle de l'Egalitaire
Rue de Sambre-et-Meuse
CONFERENCE sur
LA LIBERTÉ D'OPINION
ET L'AFFAIRE MATHA
Par Emile Janvion et Georges Durupt
Entrée : 0 fr. 30, pour les frais

Le Mouvement ouvrier

PARIS

La grève des Galeries Lafayette dure-t-elle toujours ? On n'en sait rien. En tous cas, elle ne fait pas grand bruit.

Celle des bijoutiers, comme le nègre de Mac-Mahon, continue. Les ouvriers de la maison Thierry-Rémy ont quitté le turbin, leurs singes se refusant à appliquer la journée de neuf heures.

Les douaniers, ces inutiles mais tout de même intéressants fonctionnaires, se sont réunis au nombre de treize cents à l'Egalitaire et, dans « une imposante manifestation, ont affirmé leurs droits. »

Si d'ailleurs leurs droits les satisfait, tant mieux pour eux.

BORDEAUX

Quinze ouvriers, accusés d'avoir commis, au cours de la grève des chemins de fer de Cadilhac, au mois d'avril dernier, des actes de sabotage, sont passés, ces jours-ci, en correctionnelle.

Ils ont été condamnés à des peines variant entre huit jours et trois mois de prison.

Ces condamnations n'ont rien qui doivent surprendre. Ceux qui font la guerre au système capitaliste n'ont aucune pitié à attendre des juges qui sont, cela va de soi, tous des juges de classes et ne peuvent et ne doivent pas se prononcer autrement.

CAEN

Les typographes ont cessé le travail. La grève, disent les feuilles quotidiennes, se poursuit dans le plus grand calme.

Naturellement. Les types de Caen ou d'ailleurs, sont trop pénétrés des principes de la paix sociale, chère à la Fédération du livre, pour qu'il en soit autrement. Les types ne sont pas — à de rares exceptions près, de ces sales anarchistes qui font du sabotage pour embêter les patrons. Ça ferait trop de peine à Monsieur Keufer ; et les types ne veulent pas faire de peine à Monsieur Keufer !

CALAIS

Les tullistes de Calais sont jaloux des lauriers des mineurs de Liévin. Ces derniers ayant reçu Briand, ils veulent recevoir Viviani.

Le citoyen Salembier est allé faire des courbettes chez le ministre du travail, pour l'inviter à clôturer le Congrès des tullistes, qui se tiendra là-bas.

Bien entendu, le ministre a accepté, trop heureux de cette petite réclame à se faire à bon compte.

C'est égal, si la révolution sociale éclate un jour, ça n'est pas de ce coin-là qu'en partira l'émancipation. Ou, alors, les choses auront bien changé.

LA RICAMARIE

Un conflit pourrait bien éclater entre les mineurs et les compagnies. Le syndicat ouvrier adresse l'appel suivant aux mineurs de la région :

« Les compagnies, par esprit de lucre, ont décidé de nous imposer deux heures de travail supplémentaire, et cela malgré les protestations de toute la corporation des mineurs. »

Ce n'est pas au moment où les stocks des compagnies sont épuisés que nous allons leur fournir le moyen de nous tenir à leur merci. Si quelques camarades, oublieux des sentiments de solidarité, étaient tentés d'entreprendre les décisions de notre syndicat, émanations de l'ensemble des travailleurs mineurs, nous saurions les rappeler à la raison.

Comment ! c'est au moment où les stocks sont épuisés ; où les compagnies sont obligées de pourvoir à la consommation journalière de l'industrie, que nous consentirions à préparer l'agglomération de houille nécessaire aux compagnies pour entreprendre leur engagement et limiter nos salaires ! »

PORT-VENDRES

Les ouvriers d'une compagnie maritime sont en grève. Ce, pour protester contre le renvoi d'un des leurs.

LANEUVEVILLE-LES-RAON

L'instituteur Jérôme, racontent les potluchons, est poursuivi à la requête de M. Perron, inspecteur d'académie. Jérôme est le frère du caporal qui prononça des paroles peu respectueuses pour le drapeau à Saint-Dié.

L'instituteur de la Laneuveville sera poursuivi devant le conseil départemental de l'enseignement primaire pour avoir crié : « A bas les assassins ! » sur le passage des soldats venus à Raon-l'Étape pour rétablir l'ordre lors des grèves récentes ; pour avoir été l'un des meneurs de cette grève et avoir colporté la Voix du Peuple, organe de la Confédération Générale du travail.

En outre, des poursuites disciplinaires, des poursuites correctionnelles seraient intentées contre Jérôme.

DOUAI

Nos camarades Broutchoux, Cachet et Lorulot, qui étaient incarcérés à la prison de Valenciennes ont été transférés à celle de Douai, pour passer devant les assises.

ROANNE

Une grève vient d'éclater à Roanne. Trois mille ouvriers et ouvrières des trois usines de la Compagnie des apprêts, ont quitté le travail pour protester contre le renvoi d'une de leurs camarades.

La solidarité ouvrière n'est donc pas un vain mot, puisqu'il a suffi d'une canaillerie pour faire se dresser trois mille travailleurs contre les fantaisies capitalistes !

Camarades apprêteurs de Roanne, méfiez-vous du quart-d'oeil de votre ville. Il vient de Montluçon, et c'est tout dire !

SAINT-ETIENNE

Sept mineurs qui travaillaient au puits Rambaud, à la Côte-Chaude, viennent de gagner la croix. Mais, elle n'est pas à nonneur, comme celle de Nény, le rescapé. La leur est en bois. Ils auront même droit à un petit jardin... sur le ventre pour l'accompagner.

Voilà sept jaunes bougres qui ne devront plus se tourmenter sur le sort que réservent nos parlementaires aux retraités ouvriers.

Les actionnaires de la Compagnie et la direction se portent très bien.

TROYES

A Troyes, on est syndicaliste. Oh, pas très, mais on l'est tout de même. On l'est suivant la bonne méthode, celle qui ne casse rien et conduit parfois au conseil supérieur du travail.

Dimanche, le syndicat des mécaniciens et celui de la bonneterie avaient convié les citoyens Loup et Tenard — ces trop connus — pour faire une conférence. Les orateurs n'étaient, paraît-il, comme contradicteurs que « trois anarchistes cachés sous le masque syndicaliste », dit le correspondant particulier de l'Humanité, qui a soin, lui, pour écrire ça, de se cacher sous celui de l'anonymat.

Le masque syndicaliste ! C'est donc un masque que le syndicalisme ?

Oui, peut-être, pour ceux qui voient dans l'action syndicale un moyen nouveau, et plus sûr, de décrocher les mirlions électoraux au maître de cognac du suffrage universel. Mais, pour les autres, pour ceux qui veulent vraiment faire des syndicats une arme révolutionnaire entre les mains du prolétariat, il en va tout autrement.

Il est vrai que ce syndicalisme-là conduit à Clairvaux.

ANGLETERRE

La grève des cheminots anglais qui était imminente, n'éclatera point. Les intéressés, c'est-à-dire les travailleurs des chemins de fer, après en avoir beaucoup parlé, en ont décidé autrement.

Pourquoi ? Ah ! Vous cherchez vainement dans les quotidiens la vraie cause de ce changement de front. Ils vous diront bien — et notre confrère socialiste l'Humanité avec eux — qu'un accord s'est fait entre les cheminots et les Compagnies. Mais, ils n'ajoutent point que lesdits cheminots, eux-mêmes, ne tenaient pas à la grève ; qu'ils n'avaient aucun intérêt, au contraire.

« Un autre fait curieux, disait la Revue Syndicaliste, dans son numéro d'octobre, est qu'une somme de 50.000 livres appartenant à la plus importante société (trade-union), est investie dans les capitaux des Sociétés de chemins de fer, et il est évident que si une grève éclate, les grévistes eux-mêmes se trouveront atteints par la dépréciation de leurs propres valeurs. »

Dire, qu'il y a des syndicalistes en France qui voudraient que nous modifions notre action syndicale sur la méthode anglaise !

ITALIE

La grève des *ferrovieri*, on s'en souvient, fut tuée par les réformistes de la C. G. T. italienne qui, à la dévotion des socialistes légalitaires, n'étaient pas pour ce mouvement et le firent avorter.

Une telle attitude était peu faite pour gagner à cette C. G. T. les sympathies ouvrières. Les politiciens ont soulevé contre eux un légitime courant de colère. Une autre Confédération est constituée qui devra se tenir uniquement sur le terrain économique, et ne pas subordonner son action à celle des partis politiques.

LA TOMBOLA DE L'« AVENIR SOCIAL »

Voici les numéros gagnants de la Tombola organisée au profit de l'Avenir Social, et tirée le dimanche 27 octobre, à Neuilly-Plaisance :

1298	799	1037	1488	1311	1035	702
1148	1240	1038	1426	1572	1147	1307
1151	700	1325	705	692	1109	379
301	1409	200	1400	353	253	1388
1368	1172	1510	1142	1244	1162	650
1005	1081	1150	1183	1438	1516	707
1481	1110	354	1583	688	671	202
1188	255	1551	672	675	1374	1075
229	1306	1154	1211	525	371	254
192	960	190	1573	187	1073	1057
1420	1026	1297	1538	191	869	688
89	1397	505	1337	899	397	455
691	476	693	822	382	959	821
179	1436	807	519	1238	524	1446
158	395	403	454	177	1567	755
249	337	875	1068	651	690	585
1300	1170	1139	1335	154	1597	751
1401	746	752	1588	1456	747	701
745	500	866	744	196	53	1137
818	52	347	594	694	612	536
477	538	145	478	161	42	606
43	156	1053	1014	1009	1041	1185
1406	982	1	1219			

Les lots sont à la disposition des gagnants tous les jours à l'Avenir Social, 42, rue de la Pelouse. Ils pourront être envoyés par la poste et par colis postaux, dès la réception du billet et du prix du port en timbres-poste. Les quelques camarades qui n'ont pas encore renvoyé les talons des carnets sont priés de le faire le plus tôt possible pour permettre l'envoi des lots gagnés.

BIBLIOGRAPHIE

Paraît le 17 courant, le Socialisme, journal revue, sous la direction de M. Jules Guesde.

L'Insurgé, organe libertaire de Belgique qui avait cessé sa publication, vient de paraître.

Le numéro : 5 centimes. Administration : rue Laixheau, 97, Horstal, Belgique.

Vient de paraître, Germinet, organe des révolutionnaires de Toulouse et de la région.

Cet hebdomadaire auquel nous souhaitons longue vie, est appelé à faire du bon travail parmi les ouvriers et les paysans du Midi.

Germinet, le journal que nos camarades amiénois faisaient paraître tous les quinze jours, devient hebdomadaire.

L'Assiette au beurre : Les jurés, dessins de Jossot.

La Revue Intellectuelle, numéro de novembre.

L'idéal humain de l'art, un volume, par Gérard de Lacaze-Duthies, dont nous parlerons.

Moralka, intelligence a cultura en tchèque, par Vekoslav Kaber.

Listopad, vers par le même.

L'Agitation

PARIS

« Le vieux prolo », du Prolétaire, parce que la citoyenne Sargue, traitée de fille publique au dernier conseil national du P. U. par Beugnot, lui en a mis un sur la figure, n'est pas content.

« Le vieux prolo » trouve que si c'est peut-être la une façon toute féminine de discuter (pas gentil, « le vieux prolo », pour les femmes, mais elles ne valent « pas encore »), il ne veut pas pousser jusque-là l'émancipation de la femme.

Nous non plus. Mais, quand un goulart socialiste, ou même anarchiste (il y en a) — se permet, au lieu de discuter, de traiter de putain une femme qui ne pense pas comme lui, cette femme, rendrait-elle des points à Messaline, à la droite de giffier l'olibrius.

Pour ce qui est de l'émancipation de la femme, « le vieux prolo » ne veut pourtant pas que toutes la comprennent comme la citoyenne Sargue. Pelletier et ses acolytes féminelles (?) de la Solidarité des femmes qui parlent en guerre pour conquérir à la femme la jouissance du bulletin de vote.

La citoyenne Pelletier qui sévissait, il y a dix-huit ans, dans les groupes anarchistes, veut que la femme vote. C'est son droit. Chacun se singularise comme il peut, les uns en prêchant le retour à la nature, les autres en voulant réformer l'orthographe, tandis qu'il en est qui préconisent une manière anarchiste d'accommoder le veau. La citoyenne Pelletier, elle, s'ingénie à convier les femmes à réclamer le droit aux urnes (attention, camarades typos).

CHINON

Notre camarade Davray qui a donné, dans cette localité, une audition de ses œuvres a vu se produire au cours de sa réunion un incident provoqué par le commissaire de police. Ce valet du Grand Filo voulait que le président de la réunion retire la parole à Davray. Le président n'obtempérant pas, procès-verbal lui fut dressé.

La troisième République est tout à fait cosaque mais les révolutionnaires français ne sont pas des révolutionnaires russes. La pestaille en profite.

EPINAL

Après avoir tué les sept artilleurs de Bourges, voici que la Patrie blesse gravement trois civils, trois ouvriers qui travaillaient à la réparation du fort de Dogneville.

Ces trois pauvres bougres ont été atteints par l'explosion d'une mine. Ils sont en danger de mort. Les deux autres ne valent guère mieux.

Qu'importe après tout, ces nouvelles victimes. C'est pour la Patrie, tout est donc pour le mieux et les blessés auront de bons soins grâce à la Patrie.

De se plaindre ; chez les anciens, on disait qu'il n'était pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, aujourd'hui, on peut dire qu'il n'est pas donné à tout le monde de mourir pour la Patrie !

HAUTMONT

En France, la justice est égale pour tous. Du moins on le dit.

En voici une preuve : le 19 septembre dernier, un sieur Desambite, nous rapporte un camarade hautmontois, était pris à Saint-Quentin en écoulant de faux *larantegues* à l'effigie de la « Semeuse ». Il en avait passé quatorze et en avait encore vingt-six dans ses poches.

Le

